

*Jasette amicale
avec le deuil*

Suivi éditorial : Christine Péninou-Aurrite
Infographie : Nicole Lafond
Correction et révision : Julie Brouillard

Données de catalogage disponibles auprès de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

08-19

Imprimé au Canada

© 2019, Les Éditions Michel Lafon Canada Inc.
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2019
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-924923-05-4

Distributeur exclusif :
Pour le Canada et les États-Unis :
MESSAGERIES ADP Inc.
Une société de Québecor Média
Téléphone : 450 640-1234
www.messengeries-adp.com

Diane Baignée

*Jasette amicale
avec le deuil*





*À la douce et impérissable mémoire
de mes enfants, Maud et Julien,
que j'aime et aimerai sans fin.*

*À mes petits-enfants,
pour lesquels j'éprouve une affection profonde.*

*À toutes ces personnes qui aiment sans condition,
dans le respect et la générosité:
je vous salue dignement.*

*À tous les cœurs blessés par la peine :
je vous dédie une tendre pensée
et vous souhaite d'apercevoir
les petites lumières radieuses
que la vie a mises sur votre chemin.*



Introduction

Chaque personne que l'on croise porte sa propre histoire. Son vécu n'est pas toujours apparent ou connu. Parmi les multiples aléas qu'un être humain peut rencontrer et même redouter, il y a la mort de proches et le deuil qui en découle. À première vue, ces passages peuvent paraître troublants. Mais ces expériences de vie peuvent être riches de sens. Elles offrent l'occasion de se transcender, de se transformer et de devenir une meilleure version de soi-même. C'est ce qui m'est arrivé...

Je n'aurais jamais cru connaître cette ultime épreuve qu'est la perte de ses enfants. Je ne m'attendais pas à faire connaissance intimement avec la grande faucheuse. Je pensais que le pire n'arrivait qu'aux autres. Maud et Julien, ma raison de vivre, se sont envolés en l'espace de vingt mois. Entre les deux épisodes, j'ai eu peu de temps pour reprendre mon souffle.

Dans la tourmente, il y eut ce déclencheur. Quelques jours après les fêtes de fin d'année de 2012, j'ai compris qu'il fallait mettre un terme à cette souffrance destructive : j'avais assez ruminé mes épreuves. J'ai alors décidé de prendre le taureau par les cornes, un choix qui a suscité en moi une certaine accalmie et qui a fait naître l'espoir. J'ai soudain eu l'idée d'inviter le deuil à faire un brin de jasette. J'avais besoin d'éplucher le sujet. Durant nos échanges et bien après, j'ai appris que l'être humain est capable de réaliser de grandes choses, et ce, peu importe le contexte dans lequel il est plongé. J'ai cru que « guérir » voulait dire ne plus pleurer. J'ai pensé qu'il fallait « faire son deuil et le classer » à tout prix. Le jour où j'ai remis en question mes peurs et les tabous qui planaient au-dessus de ma tête, j'ai repris mon souffle. De retour dans le monde des vivants, mon regard sur la vie n'a plus été le même.

Selon la norme des choses, tout enfant devrait survivre à ses parents. Mais cette règle établie m'a fait un croc-en-jambe. Je suis tombée K.O. à deux reprises, face au tapis.

Peut-on rester debout ? J'y parviens. Je survis, je rebondis et je vis, certes avec des cicatrices au cœur. Plus que tout, j'ai apprivoisé d'étranges sentiments pour m'en faire finalement des alliés. J'ai appris à vivre avec des paradoxes. J'ai compris que je pouvais transformer la souffrance en levier qui me permettait d'évoluer.

De par ma nature, j'ai cherché à comprendre. J'ai remis en question les normes et les préjugés établis par notre société à propos de la mort et du deuil. Je me suis butée à des croyances préfabriquées, de celles qui nous empêchent de progresser et qui ne font que nous paralyser. Ai-je un petit côté rebelle ? Assurément. C'est parce que je me suis autorisée ces remises en question que j'ai pu me transformer. J'ai appris à me reconforter devant les soubresauts que les états de deuil ont su provoquer. Je suis passée du deuil au vivant, du vivant au deuil. Au-delà de la noirceur a percé un regard transformé sur ce que j'avais vécu. Au cours de ce voyage intérieur, j'ai redonné un sens à cette existence.

Voilà mon histoire, décrite avec la plus grande authenticité. Je vous transmets le fruit de mon travail d'introspection qui saura, je l'espère, alimenter et animer le vôtre. Ce témoignage sur l'expérience du deuil a aussi été nourri d'abondantes réflexions, de mes expériences de vie et de celles d'autres personnes qui ont croisé ma route. Ce parcours a suscité des questionnements profonds qui m'ont amenée à revisiter les fondements de mon existence. Des conversations face à face avec la mort et le deuil ont su m'apaiser.

Aujourd'hui, j'éprouve du bonheur à voyager léger sur le sentier de la reconstruction de mes ponts !

Parler du deuil avec cœur ? Pourquoi pas ?
Parler d'histoires qui connaissent une fin heureuse,
c'est vivifiant. Je vous ouvre dès lors la porte à
mes réflexions les plus intimes. Allez, entrez !

Dès le jour 1 de notre vie, des deuils s'installent
sur notre parcours... mais nous n'y sommes pas
préparés.

Perdre ses enfants

J'avais traversé de nombreux deuils dans ma vie. Mais la mort des enfants que j'avais mis au monde, de ces êtres que j'aimais du plus profond de mes tripes, je ne pensais jamais avoir à y faire face. Quelle expérience éprouvante, déstabilisante et transformante! La mort m'a confrontée et a fait basculer mon existence.

J'ai vécu le décès de mes enfants chaque fois comme un assaut. Tout comme si une bête sauvage m'empoignait, me blessait et s'enfuyait, me laissant avec mes plaies béantes. Avec une douleur saillante et lancinante. Cette image de sévices traduit l'état d'esprit dans lequel je me suis sentie flotter à deux reprises. Se sont ensuivis des parcours de deuil très différents, mais tout aussi éprouvants l'un que l'autre.

Par la suite, j'ai dû prendre certaines décisions qui m'ont permis de me libérer. Choisir de vivre

avec l'inexplicable et lâcher prise, ou me réfugier au fond d'un gouffre et y rester planquée à jamais. Cela n'a pas été si simple. J'aurais pu m'éviter bien des tourments. J'ai flirté plusieurs fois avec les pensées les plus morbides. J'ai marché chancelante sur la clôture, ne sachant de quel côté j'allais basculer. Mais j'ai compris que pour chaque porte fermée, il existe une clé. J'ai ouvert les toiles pour laisser entrer le soleil. J'ai tenu à comprendre la mort au-delà de toutes mes peines. J'ai décidé de transcender la souffrance et de l'appivoiser, en marge des aléas de mon quotidien et du poids de mon passé.

J'ai jασé avec la mort et le deuil dans le plus profond murmure de mon cœur pour comprendre et pour survivre.

Mon histoire

Bien avant de devoir affronter la mort de mes enfants, j'avais déjà en banque plusieurs histoires assez éprouvantes. La jeune femme que j'étais avait connu de nombreux deuils. Des petits et des grands. Une enfance imprégnée d'insécurité. Une quête incessante et active du bonheur par la recherche d'amour. Devenue adulte, je croyais que j'avais eu mon lot d'épreuves...

Deuxième d'une famille de cinq enfants, j'ai passé une bonne partie de ma vie dans l'est de Montréal. Nous étions le dixième foyer à nous établir à Anjou. L'environnement y était tout à fait rural. Des fermiers étaient installés à proximité avec un chemin de gravier pour seul accès. Ce lieu se voulait une sorte de refuge pour mes parents natifs de l'ouest de l'île de Montréal. Un endroit idéal pour élever une famille. Malgré ce nouvel environnement prometteur, un climat familial

plutôt difficile et tendu régnait entre les quatre murs de la maison.

Petite, j'étais un bébé calme et dodu. Ma mère m'a un jour dit qu'elle n'avait nul besoin de me prendre dans ses bras. L'aînée, active, occupait tout l'espace de la maison. Une couche bien enroulée sous le biberon, je buvais en silence dans mon petit lit. Je buvais en carence, devrais-je dire.

J'étais de nature timide et réservée. Au primaire, j'avais des difficultés d'apprentissage, qu'on a attribuées plus tard à la dyslexie. Malgré mes efforts, je n'arrivais pas à retenir grand-chose ; je vivais, de surcroît, avec un léger déficit d'attention. Ayant très peu confiance en moi, je trouvais refuge dans les histoires que je m'inventais et les quelques livres de poche qui me distrayaient. Année après année, le problème de rétention persistait. Il était hors de question que je devienne médecin ou avocate, malgré mes grandes ambitions.

Nous vivions chez nous comme des reclus, dans un quotidien des plus routiniers. Rien ne changeait, qu'il s'agisse d'atmosphère, de paroles échangées, d'activités... Mon père travaillait la semaine au centre-ville. Une partie de ses week-ends était habituellement consacrée aux chants religieux. Ma mère cuisinait. Les sorties en famille étaient rares, mise à part une ballade chaque été au Broadway Chips, à Montréal-Est. On se partageait une grosse patate grasseuse tout près des raffineries.

L'expérience semblait festive malgré les mauvaises odeurs en suspension. Nous étions tous bien cordés sur la banquette et profitions de l'euphorie du moment. De beaux souvenirs d'enfance, je n'en ai pas vraiment, à part les séjours où je me retrouvais seule avec ma grand-mère. Autour d'un petit lac, à Rawdon, je me sentais enfin libre. Je m'évadais de la maison et de son ambiance surchauffée. Ma grand-mère me laissait vivre au gré du temps. Seule, je me promenais dans la nature à la recherche de gomme de pin et de feuilles de thé des bois.

Je grandissais comme une ombre. Je pratiquais quelques sports hors du nid familial. J'aimais également le dessin, et déjà la nature me passionnait.

À l'adolescence, ce fut une autre paire de manches. J'avais seize ans lorsque mes parents ont divorcé. J'ai alors ressenti de la colère pour la première fois. Une rage qui montait et que je ne savais comment exprimer bouillonnait dans mes veines.

Une ambiance chaotique régnait maintenant dans la maison. J'étais révoltée. Je me suis retrouvée dehors à la suite d'une discorde avec mon père, avec seulement quelques petits objets et une vieille machine à écrire. Je pleurais. Un procès déchirant nous a fait prendre chacun sa route. À ce moment-là, j'ai su que je ne devais compter que sur moi-même. Je n'avais toutefois pas suffisamment d'outils à

ma disposition pour faire face à la musique. Je n'avais pas de base affective assez solide pour intégrer de façon fluide le trafic de la vie. Alors, j'ai appris. J'ai connu de nombreux accrochages.

Je suis allée de place en place pour trouver un refuge, le temps de quelques semaines. Aujourd'hui, on dirait que j'ai «squatté» pour survivre. Sur mon passage, il y a eu de bonnes personnes, mais également de mauvaises. J'ai rencontré des individus qui ont abusé de ma vulnérabilité, de ma naïveté et de mon innocence.

Pour subsister, j'avais décroché quelques emplois d'appoint l'été et les week-ends. Lorsqu'arrivait la saison estivale, je travaillais sur les terrains de jeux. C'est en 1972, lors d'une fête de fin de saison, que j'ai rencontré le père de mes enfants. J'ai finalement terminé mes études secondaires sur les chapeaux de roues en obtenant des notes suffisantes pour être admise au cégep en sciences humaines. Par manque d'argent, j'ai toutefois dû intégrer le marché du travail.

Robert – le père de mes enfants – et moi avons rapidement emménagé dans un petit sous-sol meublé d'un quartier défavorisé d'Anjou. À vingt ans, j'avais l'anneau au doigt. Je me disais qu'enfin, j'allais connaître une certaine stabilité. Je croyais que cette union saurait m'apporter la vie de famille paisible, les projets et la sécurité dont je rêvais. Ce ne fut pas le cas...

En février 1977, j'avais des nausées. Mon corps subissait des transformations que je ne pouvais expliquer. Je portais un stérilet, mais j'étais bel et bien enceinte. Curieusement, quelques jours avant d'apprendre la nouvelle, j'avais rêvé que je berçais un poupon rose, collé tout contre moi. Malgré la menace d'un avortement spontané lié au stérilet, le fœtus s'est solidement fixé. C'est par césarienne qu'est née Maud, cette belle fille bien en chair de huit livres et neuf onces.

Dès sa naissance, ma relation avec Robert a commencé à battre de l'aile. J'étais jeune et souvent désespérée. Je n'étais aucunement outillée pour entretenir une vie de couple. Pourtant, ce bébé-là, j'en avais rêvé. Je l'aimais fort. Lors de moments de désespoir, je me réfugiais dans ma peine, croyant que je réussirais à surmonter mon manque de confiance en moi et en mes capacités. Quelques mois passèrent. Je voulais divorcer. Une accalmie a toutefois su me convaincre qu'un deuxième enfant consoliderait le couple. En 1980, par un beau jour de printemps est né Julien, lui aussi par césarienne. Un gros bébé de plus de neuf livres.

Comme mère, ma motivation absolue consistait à offrir amour et dévouement à mes enfants, ce qui faisait contraste à ce que j'avais reçu : je voyais leur arrivée comme une façon de me réconcilier avec mon passé. Mes enfants donnèrent un sens à mon existence. Ils représentaient toute ma vie.

À vingt-six ans, je divorçais. Je me retrouvais mère monoparentale avec deux jeunes enfants sur les bras et un week-end sur deux pour seul répit. Je n'avais pas d'aide familiale, mais je pouvais compter sur le soutien et l'écoute de quelques amies.

Une pension alimentaire et des emplois à temps partiel n'étaient pas suffisants pour garantir à mes enfants la qualité de vie que je souhaitais leur offrir. J'ai donc décidé d'entreprendre un retour aux études à temps plein. Quelques personnes de mon entourage ont tenté de m'en dissuader, jugeant ma situation précaire et le défi démesuré pour mes capacités, mais rien n'a su m'arrêter. C'est grâce à mon expérience de vie et à mon audace que je fus admise, sans diplôme collégial, au baccalauréat en travail social.

Après avoir terminé mes trois années d'études à temps plein, je n'ai réussi à me trouver que des « jobines » pour subvenir aux besoins de mes deux jeunes enfants. J'ai eu recours à l'aide sociale durant quelques mois, puis j'ai finalement décroché deux emplois à temps partiel comme travailleuse sociale. Plus tard, un poste permanent à temps plein en réadaptation m'assurerait une stabilité financière.

Même si ce n'était pas si facile de pourvoir à presque tout, je crois que j'ai réussi à transmettre à Maud et à Julien ma grande détermination. Malgré l'énergie que je déployais pour créer une

cellule familiale solide, Maud et Julien semblaient avoir été fabriqués à partir de moules bien différents. J'avais tant espéré qu'ils deviennent de bons amis. Faute d'affinités, ils ne faisaient pas beaucoup d'efforts pour se rapprocher l'un de l'autre. Je n'y pouvais rien. J'avais tenté en vain de pallier la situation avec un discours solennel sur l'importance des valeurs familiales et de la fratrie. Qu'en savais-je ? Finalement, chacun menait son existence au gré de sa volonté.

En dépit de leurs différences, ils faisaient preuve de débrouillardise et cherchaient à sortir du cadre, ils aimaient explorer de nouvelles avenues et se démarquaient par leur autonomie. Par moments, je ne savais plus où donner de la tête. À plusieurs reprises, j'ai été accablée de découragement. Mais je faisais de mon mieux avec les ressources que je possédais. Ces enfants, je les aimais. Je le leur disais. Je les serrais dans mes bras. Je les encadrais du mieux que je le pouvais et leur transmettais mes valeurs : celles qui m'étaient innées et celles que j'avais cueillies au fil du temps. Avec le recul, j'avoue ressentir une certaine fierté à l'égard de ce que j'ai pu accomplir avec le peu d'outils dont je disposais.

Mes enfants étaient devenus autonomes et j'avais réussi à me tailler une place dans la société. J'envisageais les années à venir comme les meilleures. On appelle ça de l'optimisme. Je croyais

que le pire se trouvait derrière moi. J'avais beaucoup donné pour surmonter les défis, les écueils. Je souhaitais réussir. C'était loin d'être parfait... mais j'y arrivais.

Quant à ma vie amoureuse, le tableau était des plus décourageants. J'aspirais sans relâche à une vie de couple stable et équilibrée. Au sommet de mes objectifs se trouvait celui de bâtir une véritable relation amoureuse. Mais des insécurités prenaient le dessus. Je portais en moi trop de blessures. Je savais que les carences du passé agissaient sur mon quotidien, et c'est pourquoi je me suis retrouvée plusieurs fois en thérapie. J'arrivais à me sortir la tête de l'eau. Je rebondissais, je tournais une page et j'allais de l'avant. À cette époque, j'avais compris qu'un solage affectif mal coulé ne peut garantir une maison qui se tienne solidement debout. J'avais constamment des fissures à réparer.

Une vie atypique n'aura pas su me mettre K.O. Avec le recul, je crois m'en être bien sortie. J'ai souhaité ardemment que mes enfants soient fiers de ce que j'avais accompli en tant que mère et qu'ils puissent compter sur mon soutien dans la réalisation de leurs rêves.

Avant leur décès, l'histoire de ma vie se résumait en quelque sorte au sentiment de n'avoir jamais été à la hauteur. J'étais jadis cette femme timide et vulnérable entrée trop jeune dans le « merveilleux monde » des adultes. Mais quelque

chose en moi, quelque chose que je ne saurais définir, prenait les commandes de ma raison, comme une pulsion intérieure qui m'amenait à dépasser mes peurs les plus oppressantes. J'enjambais mes frayeurs presque à tout coup.

Il y a maintenant sept ans que mon beau blond a traversé le voile. La grande féline, elle, l'a fait presque deux ans auparavant. La poussière est pratiquement retombée. Des questions, j'en ai porté, et surtout, j'en ai reçu de proches et de personnes qui se retrouvaient sur ma route, de gens qui se demandaient comment je faisais pour tenir encore debout. Comment puis-je encore rire, m'amuser, croire en la vie ? On me dit résiliente. Je le suis, mais il y a autre chose. Au creux de mon âme siège une nature déterminée. Je suis une amoureuse de la vie et une personne combative. Mon histoire me laisse présager qu'en tout être humain existe un potentiel inexploré.



Maud, son décès

Maud était une petite fille précoce et talentueuse. À neuf mois, elle marchait et babillait joyeusement. Elle était curieuse et très sociable. Je devais toujours l'avoir à l'œil, craignant qu'elle prenne la main du premier venu. Au centre commercial, elle s'arrêtait pour faire la conversation aux gens qui étaient assis autour d'un îlot de détente. Elle aimait danser, bouger. Elle semblait être hyperactive, bien qu'aucun diagnostic autre que la douance ne lui ait été attribué. Lors de son adolescence, j'ai découvert ses talents pour la musique. Elle avait une voix percutante. Je l'ai surprise en plein spectacle. Je me souviens d'avoir été tellement émue. Elle m'avait caché ce don.

Un jour, son professeur de flûte traversière m'annonça qu'elle avait une oreille absolue, c'est-à-dire une mémoire exceptionnelle des notes. Je n'ai su que quelques années plus tard ce que cela

signifiait. Malheureusement, cette grande artiste, pleine de talent, n'aimait pas s'afficher en public. Je suis persuadée qu'elle aurait pu faire carrière dans le domaine des arts. Après avoir terminé son cycle secondaire à force d'acharnement, elle a occupé plusieurs emplois. En fin de course, elle s'est découvert une passion pour l'organisation d'événements spéciaux. Elle avait enfin trouvé un créneau et une voie qui la stimulaient.

Ce jour-là, rien ne pouvait laisser entrevoir la déchirure. Celle qui s'est produite entre mes rêves de mère et la brutalité d'une absence permanente.

Cela s'annonçait comme une journée ordinaire. Je me souviens d'avoir été vêtue d'un leggings un peu poché par les années et d'un chandail en coton ouaté décontracté. Ce matin-là, je vaquais aux corvées ménagères habituelles. C'était l'un de ces beaux samedis de septembre. C'était en 2010.

Cet automne était particulièrement lumineux. Au rez-de-chaussée du grand logement que j'occupais, un éclairage naturel illuminait les deux pièces situées tout au bout du corridor. Ce vieux bâtiment avait déjà abrité une petite école de quartier. Il avait gardé son cachet d'époque, comme en témoignaient ses murs de briques dépareillées.

De passage pour me saluer, un ami venait de quitter les lieux. Sans plus tarder, je repris le roulement des tâches habituelles du week-end. Tout retrouvait son rythme. Une balade à pied dans le

Vieux-Longueuil aurait bien bouclé cet après-midi qui avait démarré mollement. Chiffon à la main, j'entendis le téléphone sonner. C'était Robert, mon ex-mari. Nous avions peu de contact. Nos discussions se limitaient aux événements marquants qui concernaient nos enfants.

Ce bref échange changea le cours de la journée : Maud avait perdu connaissance. Une ambulance l'avait conduite à l'hôpital. Bien que Robert n'ait pas voulu m'alarmer, je m'inquiétais. « Je te dirai ce qui se passe... » Il n'était pas question que j'attende la suite assise passivement sur un divan. « Non, j'arrive... »

À l'orée de ses trente-trois ans, notre fille aînée venait d'avoir un malaise. Assez troublée, j'ai cru bon me rendre illico au centre hospitalier. Quelles circonstances inusitées ! Une baisse de tension artérielle en était probablement la cause... Sinon, quoi d'autre ? Convaincue que ma fille travaillait fort, même trop fort, je n'arrivais pas à me ressaisir. Des soupirs mitraillaient mon esprit. Finalement, quelle misère ai-je éprouvée à enfiler des vêtements plus appropriés. Le tourment en moi était déjà bien installé.

Après avoir mis la clé dans la porte, je fus éblouie par ce soleil flamboyant. Il était presque treize heures. Je ne me souviens plus vraiment. Or, cette journée-là, ma fille et moi devons passer quelques heures ensemble. Il avait été question de

faire du lèche-vitrines et de siroter un cappuccino bien corsé, sur une terrasse, quelque part sur la rue Principale. Ces moments intimes à flâner en duo n'étaient pas trop fréquents, mais quelle joie ils suscitaient en moi !

Comme d'habitude, Maud m'avait oubliée ce matin-là : je n'avais pas reçu d'appel de sa part. Jeune femme débordante d'énergie, elle avait sûrement évacué de sa mémoire ce rendez-vous pris à l'avance. Avait-elle priorisé autre chose de plus excitant ? Ce n'était pas la première fois que l'on me faisait faux bond de la sorte ; la déception me collait au cœur comme de la résine époxyde.

Depuis sa naissance, Maud portait en elle cette fibre d'indépendance. Elle aimait l'aventure, souhaitait vivre différemment. Rien ni personne ne pouvait la retenir, et surtout pas sa mère.

Quel trajet ai-je pris pour me rendre à l'hôpital ? Je ne me rappelle plus. Je fis mon entrée en courant d'air dans le hall de l'établissement dont l'atmosphère avait un effet plutôt démoralisant.

À l'entrée du couloir de l'urgence se trouvait le copain de Maud. Il semblait nerveux. Il faisait les cent pas. Je me souviens de ce petit local tout près, une pièce dénudée et sans fenêtre. De mémoire, seules deux chaises droites s'y trouvaient.

Le copain de ma fille était visiblement troublé. Avec un débit accéléré, il me décrivit succinctement la scène. Après avoir constaté la perte de conscience

soudaine de Maud, il avait tenté de la réanimer en lui passant sur le visage une éponge gorgée d'eau glacée. Finalement, une coulée d'écume glissant au coin de sa bouche avait sonné l'alerte : la situation était très grave. Plus de son, plus de lumière. Seule une fibrillation haletante laissait croire à une lutte pour la vie. Il avait contacté le 911. Il se mit à pleurer et quitta abruptement l'endroit.

* * *

Après avoir écouté son récit, j'ai eu l'impression que la grande horloge de la vie venait d'interrompre son cours. Le temps se figea. Dans ma tête, la bobine se remit à tourner lentement, mais cette fois à rebours. Je revois ces dernières images de Maud et moi. Ces dernières paroles échangées, quelques jours plus tôt. J'eus cette impression de me retrouver subitement en plein cœur d'un pathétique feuilleton américain. Comme si un gouffre se créait entre le passé et le moment présent. Mon cerveau venait de s'arrêter et tentait à présent de sortir de ses gonds.

Je remonte le fil de mes souvenirs jusqu'à la semaine précédant ces événements, où j'ai pu passer deux moments avec ma fille. Je ressentais comme un privilège le fait de partager un peu de temps avec mon aînée, elle qui avait un horaire si

chargé. Je m'en réjouissais. Je l'aimais tellement, cette enfant rebelle.

En fin de journée, Maud m'accompagna au travail afin que je récupère quelques articles.

J'étais en période d'invalidité en raison de problèmes de santé. Je m'affairais à prendre des dossiers, en présence de mon supérieur, pour terminer mon mémoire de maîtrise en cours. Maud, de son côté, vidait subtilement le contenu des classeurs situés dans mon bureau, juste à côté de l'endroit où je me trouvais avec mon patron. Il était temps de partir. Le chariot débordant de boîtes entra dans l'ascenseur. En se dirigeant vers le stationnement du sous-sol, d'un air espiègle et déterminé, Maud me dit qu'elle avait fait maison nette. « Plus rien de toi dans ces locaux ! » s'exclama-t-elle. Elle était persuadée que c'était la dernière fois que je franchissais ces lieux, et me l'avait même juré.

Le temps avait donné raison à ce qui, je crois, était pour elle plus une intuition qu'une conviction. Quelques jours plus tard, elle prit congé pour m'accompagner à un examen médical. Elle s'est présentée chez moi. Elle me semblait particulièrement lumineuse ce jour-là. Au moment où je lui avais ouvert la porte, le halo qui l'entourait avait égayé l'entrée. Ses yeux couleur lavande étaient perçants ; ses lentilles colorées ne passaient jamais inaperçues. Elle affichait un regard félin et racé. Elle aimait bien se démarquer, cette fouguese.

Que je la trouvais bien belle, ma Moune, le visage resplendissant de bonheur ! Oui, c'est ainsi que je la nommais : Maud, petite, s'était baptisée ainsi avant même d'avoir apprivoisé le vocabulaire. Avec un brin de timidité, elle accepta mes compliments, se sentant un peu trop encensée. Une fois dans la voiture, nous étions profondément heureuses d'être réunies, et peu nous importaient le prétexte et les circonstances de cette rencontre. Mais malgré son éclat, Maud se disait fatiguée. Elle me confia son besoin de ralentir la cadence au travail. Elle ne comprenait pas pourquoi elle subissait, depuis quelques semaines, ces nombreuses bouffées de chaleur. Ses projets d'événements corporatifs occupaient tout son temps. Elle se donnait corps et âme pour que tout soit parfait. C'est ce qu'elle disait.

Au retour de mon examen, elle me fit part des prochains épisodes de sa vie, et surtout de ses aspirations. Au beau milieu de la conversation, elle s'arrêta. Elle me fixa droit dans les yeux, sourire aux lèvres. Me demanda de porter une attention particulière à ce qui allait suivre. Dans un élan d'émotion, elle me remercia de tout ce que j'avais fait pour elle depuis sa naissance, m'exprimant sa reconnaissance à la fois en son nom et en celui de son frère, qui n'allait pas bien à l'époque.

Sidérée par ces paroles, je suis restée sans mot. Depuis son adolescence, Maud n'hésitait

pas à m'attribuer tous ses malheurs. Comment expliquer cet éclair de gratitude ? Il était bien clair que le divorce qu'elle avait subi enfant l'avait profondément troublée. Mais même si j'avais été sa principale référence affective tout au long de sa trajectoire de vie, elle cherchait à m'en faire porter le blâme dans ses moments sombres. J'étais sa cible. Ça n'apaisait ses maux que bien temporairement. J'avais saisi qu'une mère ne pouvait pas toujours jouer le rôle de deux parents à la fois...

Après ces mots inédits et tellement inspirés, Maud me salua et me donna un baiser aspiré sur la joue, dit « aspirateur ». Ce petit rituel déclenchait des fous rires à tout coup : on se prenait une inspiration d'amour.

Maud était démonstrative. Oh ! Je me rappelle aussi qu'elle aimait tant se promener avec moi, main dans la main. Du haut de ses cinq pieds et dix pouces (sans talons hauts), elle me prenait candidement la main dans les lieux publics, fière à l'idée que cela puisse attirer l'attention. Elle aimait provoquer les gens de cette façon.

Finalement, debout dans le cadre de la porte d'entrée, je l'ai regardée filer à toute allure. Je me rappelle ce dernier tableau comme si c'était hier : juste avant de se mettre en première vitesse, elle cria un « Je t'aime mommmm ! » à travers la fenêtre grande ouverte tout en klaxonnant... Le quartier